

Submorphologie et épistémologie

(dans les langues romanes)

Journée d'études – 1^{er} juin 2018

La corrélation motivée et régulière du son et du sens au sein du signe linguistique

Georges Bohas

(ENS – Lyon, membre honoraire de L'institut de France)

Je pars d'une citation de Martinet (1993) : « En termes simples, il [l'arbitraire du signe] implique que la forme du mot n'a aucun rapport naturel avec son sens : pour désigner un arbre (*i.e.* le référent), peu importe qu'on prononce *arbre*, *tree*, *Baum* ou *derevo*. » Je la réfute et je pose la question : peut-on admettre qu'il n'y a aucun lien entre la langue et le référent quand on constate que, dans tous les mots utilisés pour désigner le nez, il y a une nasale : français *nez*, italien *naso*, anglais *nose*, arabe *'anf*, turc *burun*, tagalog *ilóng*, russe *hoc* (*nos*) autrement dit : n'y aurait-il pas une *symétrie* entre le trait [+nasal] du son et le « nez » qui constitue le référent. Je tente de répondre à cette question en étudiant les données du français. Je confirme en exposant les données d'une langue qui n'a pas de relation étymologique proche avérée avec le français : l'arabe. Je réponds à quelques objections et je passe à l'étude de la symétrie entre le trait [labial] et le référent « les lèvres », en partant cette fois de l'arabe et en passant ensuite au français. Dans les deux langues apparaît très clairement une corrélation motivée et régulière entre le trait [labial] et le référent : les « lèvres ». Je réponds à quelques objections et j'étends l'inventaire des données à un grand nombre de langues, sans rapport étymologique avéré, dans lesquelles il apparaît également que, pour désigner les lèvres, on utilise un mot incluant un segment [labial].

Je conclus en disant que lorsqu'on se situe au niveau submorphémique, en analysant en traits les composants mêmes des morphèmes, on fait apparaître la relation entre le signe linguistique et son référent et il s'ensuit que, comme je l'ai démontré dans Bohas (2016), le prétendu arbitraire du signe linguistique n'est qu'une illusion, due au fait que la tradition saussurienne se situe dans le cadre du morphème et donc du phonème, au lieu de prendre en compte les traits qui constituent ces phonèmes et qui sont les points sources de la signification.

NB J'entends par *symétrie* une correspondance motivée et régulière entre deux éléments relevant de deux plans différents.

Les voyelles thématiques *i/a* dans les verbes italiens : de l'opposition sémantique à l'opposition morphologique

Louis Begioni
(Université Lille 3)

Les voyelles *i/a* ont une valeur discriminatoire submorphologique très productive dans la langue italienne. Plusieurs études ont porté sur leur valeur submorphologique dans le domaine de la personne verbale et dans la structuration de l'espace interlocutif et spatio-temporel. Le point de départ de la présente étude est centré sur l'opposition sémantique et articulatoire de nombreux verbes en **-ire** et en **-are** qui forment souvent des couples : ex. *andare/venire, entrare/uscire, arrivare/partire*. L'alternance de voyelle peut même concerner un même verbe : ainsi, *arrossage / arrossire, imbiancare / imbianchire, annerare / annerire*. Une première approche pourrait se baser sur une opposition entre les verbes téliques et les verbes atéliques. Les verbes téliques sont des verbes qui, dans leur signifié, incluent une limite du procès qu'ils expriment, alors que les verbes atéliques, n'incluent pas de limite et sont, par conséquent, des verbes ouverts qui, sur le plan de l'action, expriment un procès continu.

Cette opposition sémantique prend appui, de manière analogique, sur le mouvement articulatoire inverse des deux voyelles : le *i* étant une voyelle orientée vers la fermeture est utilisé dans les verbes dont le radical exprime l'idée de limite. A l'inverse, la voyelle *a* étant une voyelle ouverte au maximum, aucun obstacle articulatoire ne vient interrompre son émission : elle est donc utilisée pour la morphologie des verbes atéliques.

Les verbes téliques en *i* focalisent fortement sur le sujet l'action du verbe. On peut les considérer comme des verbes subjectifs, tandis que les verbes atéliques sont orientés vers le monde extérieur et doivent être considérés comme des verbes objectifs. Cette opposition entre verbes subjectifs et verbes objectifs explique le fait que les verbes en **-ire** soient majoritairement intransitifs, tandis que les verbes en **-are** sont majoritairement transitifs.

Ces observations sur le fonctionnement dichotomiques des verbes en **-ire** et en **-are**, peuvent-elle nous permettre d'avancer des hypothèses sur l'inversion vocalique apparemment paradoxale que l'on constate au subjonctif et qui, à notre sens, n'a jamais été expliquée, bien qu'elle touche la plupart des langues romanes, y compris la langue mère, le latin ? En effet, les verbes en **-are** forment leur subjonctif en **-i** (italien) ou en **-e** (latin, espagnol) tandis que les verbes en **-ire** forment leur subjonctif en **-a** (latin, italien, espagnol). Les concepts de télicité vs atélicité, subjectivité vs objectivité pourraient-elles constituer le point de départ d'une explication rationnelle – voire systémique – de ce paradoxe ?

Eléments de bibliographie :

BEGIONI, Louis, 2017, « L'opposition vocalique *-i/-a* en italien. Interprétation submorphologique et systémique » in *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*, S. Pagès (dir.), Presses Universitaires de Provence.

JAYEZ Jacques, 2012, *Référence et aspectualité. Le problème des verbes dits "aspectuels"*. perso.ens-lyon.fr/jacques.jayez/doc/vasp.pdf

LUKAJIC Dragana, 2014, *L'aspect perfectif et la télicité : une comparaison entre les classes verbales en français et en serbe*. Université de Poitiers, Revue du CEES (Centre Européen d'Etudes Slaves) n° 3.

ROCCHETTI, Alvaro, 1991, « La langue, une gestuelle articulatoire perfectionnée ? », in *Geste et image* 8-9, Paris, Éditions du CNRS, p. 63-78.

TIMMERMANN Jörg, 2002, *La verbalisation des adjectifs de couleur en français, espagnol et italien*, Vox Romanica 61, 1-31.

La submorphologie lexicale et la construction des points de vue culturels : vers la prise en charge de l'expérience et de la variabilité

Michaël Grégoire
(Université Clermont Auvergne)

Les différentes manières d'aborder les submorphèmes, leur nature, leur statut eux-mêmes, ainsi que la terminologie méta-linguistique relèvent des langues-cultures auxquelles ils se rapportent : cf. le marqueur sub-lexical de Philips (2002, 2005, 2006, 2010) ; les idéophones lexicaux de Bottineau (2003, 2010, 2014) ; les matrices selon Bohas (2003, 2007, 2016). Le croisement de ces différentes unités et de leurs fonctionnements sémiosyntaxiques montre une spécificité linguistico-culturelle propre à chaque idiome.

Le paradigme de l'énaction (varela *et al.* 1991) nous apprend que le rapport de l'humain au monde, soit l'avènement de sa conscience et de sa connaissance se construit par (et pour) le mouvement. Les approches éjectives en linguistique (Cf. *e.g.* Bottineau 2013, 2017a,b ; Grégoire 2017a,b ; Poirier 2017a,b ; Cowley 2007, 2009, 2014 ; Kravchenko 2012) prennent acte de ce que la langue n'est pas un objet prédonné mais au contraire un processus d'avènement intersubjectif du sens visant à faire émerger un point de vue culturel. Dans ce cadre, la submorphologie apparaît comme un des moyens pour appréhender les spécificités d'une construction donnée en tant que reflétant une expérience potentielle assortie à un mouvement donné. Par exemple, le submorphème {SP}, composé d'une fricative et d'une plosive bilabiale (en zone extérieure) lié au concept d'« éjection » regroupe des vocables impliquant sémantiquement une expérience en lien avec cette idée d'éjection tels que ang. *sponge*, *to spit*, *spout*, *to spread*, *to speak* ; esp. *chispa*, *asperjar*, *responder* ; fr. *diaspora*, *spatule*, *spécial* (métaph.), etc.

Selon la Théorie de la Saillance Submorphologique (Grégoire 2012, 2014, 2017a,b), cette construction repose donc sur l'émergence dynamique d'un aspect linguistico-culturel par mise en saillance, soit un *point de vue*. La question ne se pose donc pas de l'unité elle-même en tant qu'objet mais de la prise en charge de la variation possible des processus de construction et des expériences au sein d'une même langue-culture, d'un même mot ou d'un même morphème. Cette problématique vaut également dans une perspective interlinguistique du fait de l'universalité relative des submorphèmes ou dans une perspective poétique au sens large (poèmes, slogans, lapsus, etc.) Aussi, dans la perspective d'une analyse épistémologique de la submorphologie, nous proposons de poser la variabilité comme critère systématique pris en charge à ce niveau de la sémiogénèse : au niveau de l'expérience (1^{er} ordre) : variabilité dans le rapport au corps, à l'environnement et à l'expérience elle-même, et au niveau de la langue/des langues (2nd ordre) : variabilités transphonologique, transmorphologique, translinguistique / transculturelle, transcatégorielle et « transénonciative ». La submorphologie ne se limiterait donc pas aux unités submorphémiques mises au jour sans l'aide de la phonologie incarnée et de l'expérience (cf. Grégoire 2015) mais s'étendrait bien au-delà. Or, pour établir cela, il convient d'aborder la langue en s'appuyant sur une phonologie pleinement incarnée, anatomique, temporisée et inversée par rapport à la logique structuraliste en cohérence avec le sens du flux d'air (intérieur > extérieur), comme le prônait Toussaint (1980, 1983, 2003) et ce que les spécialistes d'orthophonie mettent bien en œuvre (cf. Mc Farland 2006, 2009).

Références bibliographiques

- BERTHOZ, Alain. (1997). *Le sens du mouvement*, Paris : Odile Jacob.
BERTHOZ, Alain. (2009). *La simplicité*, Paris : Odile Jacob.
BERTHOZ, Alain. (2013). *La vicariance. Le cerveau créateur de mondes*, Paris : Odile Jacob.
BOTTINEAU, Didier (2010). « L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème » in M. Banniard & D. Philips (éds), *La fabrique du signe. Linguistique de l'émergence*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, p. [299-325](#).
BOTTINEAU, Didier (2012a). « Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu? », *La*

Tribune internationale des langues vivantes, Paris : Union des professeurs de langues dans les grandes écoles scientifiques, p. 73-82.

BOTTINEAU, Didier (2012b). « Submorphémique et corporéité cognitive », *Miranda : Submorphemics*, 7. Disponible en ligne à l'adresse <http://miranda.revues.org/5350>.

BOTTINEAU, Didier (2017). « Incarnation langagière et grammaire des langues naturelles: vers la fin d'un clivage ». Dans D. Perrin (éd.), *La cognition incarnée*, Paris : J. Vrin.

COWLEY, Stephen (2007). « How human infants deal with symbol grounding », *Interaction Studies*, n°8, vol.1, p. [83-104](#).

COWLEY, Stephen (2009). « Distributed language and dynamics », *Pragmatics & Cognition*, 17, Munich : John Benjamins, p. [495-507](#).

GREGOIRE, Michaël (2012a). *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Sarrebrück Presses Académiques Francophones.

GREGOIRE, Michaël (2012b). « La polyréférentialité des vocables espagnols *ganga* et *cuco* (/a) », Gauthier R. & Marillaud P. (coords.), *L'ambiguïté dans le discours et dans les arts*, Toulouse, Editions du Mirail, p. [357-368](#).

GREGOIRE, Michaël (2012c). « Quelle linguistique du signifiant pour le lexique ? Le cas particulier de l'énantiosémie », in G. Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles, théories et applications*, Paris, Presses Sorbonne-Nouvelle, p. [139-153](#).

GREGOIRE, Michaël (2014). « Théorie de la Saillance submorphologique et neurosciences cognitives », in A. Eliman (dir.), *Enonciation et neurosciences cognitives, Synergies France*, n°11, Gerflint. URL : <https://gerflint.fr/Base/Europe9/gregoire.pdf>.

GREGOIRE, Michaël (2015). « Pour une conception extensive de la submorphologie lexicale : l'exemple du substantif espagnol *urraca* ». In C. Fortineau-Brémond & E. Blestel (coords.) *Le signifiant espagnol : de l'unicité à l'iconicité, Cahiers de Praxématique*. 64, Montpellier : Praxiling. URL : <https://praxematique.revues.org/3802>.

GREGOIRE, Michaël (2017a). « Towards an enactive lexicology : from muscle salience to signifying », in M. Grégoire, A. Barnabé, D. Bottineau & N. Maönchi-Pino (coords.), *Actes du 1^{er} Colloque International Langage et Enaction, Signifiances / Signifying*, n°1, Clermont Université.

GREGOIRE, Michaël (2017b). « L'évolution de la signifiante en diachronie ou l'exploitation des propriétés détectables au niveau submorphologique », in S. Pagès (coord.), *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*, Aix-En-Provence, Presses de l'Université de Provence.

KRAVCHENKO, Alexander V. (2012) « Grammar as semiosis and cognitive dynamics », *Cognitive Dynamics in Linguistic Interactions*, KRAVCHENKO Alexander V., éd., Cambridge : Cambridge Scholars Publishing, p. [125-153](#).

MC FARLAND, David H. (2006). *Atlas d'anatomie en orthophonie : parole, voix et déglutition*. Paris : Elsevier Masson.

MC FARLAND, David H. (2009). *L'anatomie en orthophonie : parole, déglutition et audition : atlas commenté*. Paris : Elsevier Masson.

POIRIER, Marine (2017). « Le signifiant en tant qu'émergence : esquisse des principes d'une chronosignifiante », *Signifiances / Signifying*, 1, Revues de Clermont Université.

VARELA, Francisco, THOMPSON, Evan & ROSCH, Eleanor. (1991). *The Embodied Mind. Cognitive Science and Human Experience*. Cambridge, USA : MIT Press

Les neurosciences cognitives peuvent-elles aider à la compréhension de la sub-morphologie ?

Jean Vion-Dury, MD, PhD, FRE-CNRS 2006, PRISM (Aix-Marseille Université).
jean.vion-dury@prism.cnrs.fr

La complexité du langage humain, que ce soit celle de son formalisme, de sa production ou de sa pragmatique, semble devoir attendre des neurosciences en particuliers cognitives, dans la mesure où celles-ci sont en grande partie fondées sur la philosophie analytique anglo-saxonne - c'est-à-dire sur une philosophie du langage - une aide en retour à la compréhension de la morphologie et de la sub-morphologie de celui-ci.

C'est sans compter avec la relative pauvreté de nos moyens neuroscientifiques, pauvreté occultée par le déferlement de belles images d'IRM ou l'élégance des courbes de réponses cérébrales évoquées que présentent à l'envie des chercheurs souvent engoncés dans leur paradigmes explicatifs.

Or les choses ne sont pas si simples. Les réponses empiriques obtenues le plus souvent par des protocoles non écologiques, ne sont que des corrélats grossiers et non des causes ou des explications aux phénomènes observés. Sans doute peut-on corréler un effet et une zone cérébrale (en espérant que les artefacts expérimentaux ou de calcul ne viennent pas invalider les conclusions tirées), sans doute peut-on mieux décrire certains phénomènes, mais le grain de la finesse de la morphologie (et à fortiori la sub-morphologie) de la langue apparaît bien trop fin au regard des mailles grossières du filet neurocognitif.

Et il n'est pas certain que le nouveau paradigme enactif va permettre d'aller tellement plus loin, tant la logique interactionnelle du sujet et du milieu, de l'action et de la perception qui le fonde introduit de complexité supplémentaire dans la problématique. Cependant, il était grand temps de se rendre compte que nous avons un corps de chair, ayant trop longtemps vécu sur ce postulat problématique de la psychologie cognitive à savoir celui d'une désincarnation de la pensée envisagée comme pur calcul logique réalisé par des modules plus ou moins reliés. Bref, la cognition incarnée n'est pas une nouveauté ni une découverte : c'est la correction tardive d'une désolante absurdité.

Les métatermes de la submorphologie

Damien Zalio

(Traducteur, Barcelone, rattaché à l'EA 4327 ERIMIT – Université Rennes 2)

Comme son nom le laisse transparaître, la submorphologie a vocation à étudier les éléments invariants situés en deçà du morphème. Or, pour référer aux éléments pré-sémantiques et pré-conscients observés, les chercheurs qui s'inscrivent dans ce courant emploient dans leurs travaux quantité de termes se recoupant souvent entre eux partiellement (d'où la nécessité de leur utilisation), empruntés à des approches plus anciennes (e.g. *notion*, *trait*, *formant*, *phonestème*, *idéophone*, etc.) ou forgés *ad hoc* (e.g. *cognème*, *saillance*). La submorphologie se trouve donc confrontée à deux écueils métalinguistiques. Le premier, dont elle pourra difficilement se libérer définitivement malgré tous les efforts d'ajustement, est intrinsèquement lié à la discipline à laquelle elle se rattache : pour rendre compte de ses analyses du langage, la linguistique ne peut que se servir de l'objet même de son étude, d'où le foisonnement terminologique de sa métalangue. Le second, sur lequel il est possible d'influer, tient au fait que « la submorphologie n'en est qu'à ses balbutiements [...] et [...] cette prolifération terminologique en est le symptôme », comme le relève S. Pagès (2017 : 7). Ces tâtonnements terminologiques sont d'autant plus compréhensibles que la submorphologie se distingue non seulement par sa transdisciplinarité (linguistique, neurosciences, énonciation, psychologie, phénoménologie) et sa transcatégorialité (fait inévitable dès que la méthode d'observation franchit le seuil des critères d'analyse communément établis), mais aussi par la diversité des horizons dont sont issus les chercheurs quant aux familles de langues observées (romanes, germaniques, sémitiques, amérindiennes, etc.). Ces trois derniers paramètres pèsent probablement, eux aussi, dans cette profusion terminologique. À travers cette communication, nous entendons donc proposer quelques pistes de réflexion autour de la métalangue employée en submorphologie.

Si l'on choisit de parler de *submorphologie*, la morphologie prime a priori sur le reste, mais cela ne va pas de soi du fait de l'interdépendance entre les diverses réalités linguistiques (morphologie, phonétique, phonologie, syntaxe, sémantique, lexique). C'est pourquoi nous nous pencherons dans un premier temps (et dans une perspective sémasiologique) sur les champs d'étude privilégiés en fonction des termes élus (e.g. *cognophone* versus *cognème*), en nous interrogeant également sur les préfixes récurrents (*proto-*, *sub-*, *micro-*, etc.). Nous observerons ensuite d'autres termes, non nécessairement strictement liés à l'analyse submorphologique, mais auxquels on recourt souvent au sein de cette discipline (notamment ceux élaborés à partir de la *chronosyntaxe* développé par Yves Macchi). Enfin, à la lumière de ces observations, nous proposerons de définir quelques métatermes que nous considérons importants, à partir des recoupements d'extraits où apparaissent leurs occurrences, compte tenu de leur contexte et de leur co-texte. Toutefois, cette dernière partie n'a nullement pour ambition d'établir un inventaire des termes à écarter et de ceux à retenir ni d'« ajuster » (et donc d'aplanir) la terminologie submorphologique, mais d'ouvrir le débat afin que les chercheurs de

différentes aires d'application puissent, s'ils le souhaitent, s'orienter et s'accorder entre eux plus aisément.

Bibliographie :

- BOHAS Georges & MIHAI Dat, (2007), *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques : matrices et étymons*, Lyons : ENS Éditions.
- BOTTINEAU Didier, (2017), « Langagement (*linguaging*), langage et énonciation, *a tale of two schools of scholars* : un dialogue entre biologie et linguistique en construction », *Signifiances (Signifying)*, 1 (1), p. 11-38.
- , (1999) : « Du son au sens : l'invariant de I et de A en anglais et autres langues », Communication prononcée le 14 septembre 1999 dans le cadre du Séminaire de Traductologie « Oralité et traduction » organisé par le CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois (Arras), [Accessible en ligne : <<http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258889/fr>>].
- GREGOIRE Michaël, (2012) : *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Sarrebruck : Presses Académiques Francophones.
- MACCHI Yves, (2000) : « L'anticipation syntaxique de l'attribut : Esquisse d'une chronosyntaxe », in Antoine RESANO, (dir.) : *Linguistique hispanique. Nantes, 1998*, Nantes : CRINI, p. 395-413.
- MOLHO Maurice, (1988) : « L'hypothèse du "formant". Sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », in Claire BLANCHE-BENVENISTE et alii, (éd.) : *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, Aix-en-Provence : Université de Provence, p. 291-303.
- PAGES Stéphane, (2017) : « Introduction, mise en perspective théorique et présentation », in (S. Pagès dir.) : *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*, Aix-Marseille Université : PUP, p. 5-21.
- PHILIPS, Dennis, (2002) : « Le concept de marqueur sub-lexical et la notion d'invariant sémantique », *Travaux de linguistique*, 45, p. 103-123.
- POIRIER Marine, (2017) : « Esquisse des principes d'une chronosignifiante », *Signifiances (Signifying)*, 1 (3), p. 41-66.

Submorphèmes du guarani : empirie et méthode d'approche

Élodie Blestel, Université Sorbonne Nouvelle

Didier Bottineau, Université Paris 13 CNRS FRE 2800 LDI

Le guarani paraguayen présente des marqueurs qui semblent radicalement sous-tendus par une cognématique incontournable, avec un répertoire abondant d'éléments formateurs dans le lexique et dans la grammaire, la puissance du système étant accrue par la multiplication des réseaux de relation et d'opposition, la diversité catégorielle, les variations de portée et de relation en chronosyntaxe. Comme première approche, nous tentons d'ébaucher une typologie de quelques submorphèmes grammaticaux du guarani que nous nommerons cognèmes, lesquels impliquent une forte corrélation entre les propriétés motrices du signifiant et le processus sémantique par lequel on modélise le signifié. Nous exposerons en particulier l'hypothèse selon laquelle cette cognématique fonctionne selon trois seuils et trois degrés, ce qui suppose de reposer le problème des saillances sur lesquels reposent ces cognèmes puisqu'ils ne peuvent être réduits aux phonèmes tels que nous les décrivons habituellement. Le guarani apparaît comme une langue particulièrement accueillante pour ce type d'analyse (à la différence d'autres langues comme le basque, qui fait preuve de plus d'hétérogénéité), mais l'introduction de la cognématique suppose également une vision profondément renouvelée de la morphosémantique grammaticale, avec des marqueurs pour lesquels l'expression de catégories classiques comme le temps, l'aspect, la personne passe par des processus souvent étrangers à ces notions habituellement considérées comme primitives.

Éléments de cognématique en basque : première approche, zones accueillantes, zones résistantes

Didier Bottineau, Université Paris 13 CNRS FRE 2800 LDI

Le basque est une langue agglutinante dans divers domaines de son système grammatical : le lexique, les post-positions des groupes nominaux, les conjugaisons verbales à accord multiple. Elle présente une vaste gamme de micro-systèmes cohérents de niveau submorphémique et largement transcatégoriels ; et elle présente divers complexes morphologiques qui s'analysent au moins partiellement en termes compositionnels. Dans le même temps, le basque présente également de fortes résistances, au moins localement, à la généralisation hâtive de l'idée d'éléments formateurs stables uniformément appliqués à l'ensemble du système : dans le domaine nominal, la rencontre des marques de définitude et de nombre produit divers amalgames qui résistent à une analyse compositionnelle ; dans le domaine verbal, certains éléments formateurs correspondant à des couplages de personne et de fonction, comme Abs3, varient allomorphiquement au gré du paramétrage du reste du réseau de marqueurs dans lequel ils s'insèrent (valence, temps, modalité), ce qui fait fluctuer les unités de composition de manière cohérente, mais complique l'extraction d'un niveau cognématique « de base » avec un invariant processuel clairement formulé. Dans la présente étude, on se fixe donc pour objectif d'exposer une première version d'acquis partiels et relatifs, de les situer dans le contexte d'un système en partie robuste et en partie fluctuant, de préciser leur mise en œuvre en relation à la chronosyntaxe, et de qualifier typologiquement la manière dont la cognématique s'applique à cette langue par rapport à d'autres cas comme les langues romanes (où se jouent des oppositions claires entre marqueurs stables) ou le guarani (dont le répertoire de base semble bien plus stable que celui du basque). On montrera également comment l'introduction de la cognématique en basque entraîne des réanalyses parfois conséquentes comme, dans certains cas, le renoncement à la notion d'auxiliaire (en tant que base lexicale dématérialisée) et une reformulation radicale de l'ergativité (en tant que relation et en connexion avec l'interlocution).

Réflexions sur le lien entre sens et forme au niveau submorphémique

Sophie Saffi et Virginie Culoma Sauva (Aix-Marseille Université, CAER)

Notre réflexion portera sur la définition du submorphème et nous illustrerons notre propos avec des exemples italiens et français que nous confronterons. Nous aborderons les définitions du morphème d'André Martinet, du mouvement premier d'Alvaro Rocchetti (puis Sophie Saffi), du cognème de Didier Bottineau. Nous examinerons le tenseur binaire radical de Gustave Guillaume ainsi que les notions de saisie anticipée du signifié et de lien entre sens et forme développées par la psychomécanique du langage. Nous n'évacuerons pas la question de l'universalité et aborderons aussi la hiérarchie d'acquisition des phonèmes de Roman Jakobson. Nous nous autoriserons des incursions dans le domaine de la psychologie cognitive. Nous ne chercherons pas l'exhaustivité mais nous explorerons. Notre réflexion aura pour visée utopique de faire la part de ce qui relève, au sein de la construction du sens, des gestes articulatoires et des représentations mentales qui leur sont associées et sont partagées par une communauté linguistique à un moment donné. Nous espérons humblement apporter quelques éléments au débat.